

## Vient de paraître (récit)

Jacques Godbout

Volume 23, numéro 2 (134), mars–avril 1981

L'institution littéraire québécoise

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60249ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Godbout, J. (1981). Vient de paraître (récit). *Liberté*, 23(2), 38–42.

# Vient de paraître (récit)

JACQUES GODBOUT

*Sur la table vernissée d'une petite salle grise, en retrait du monde, au détour d'un long corridor, sans fenêtre, sans arrière-cour, soixante exemplaires de votre roman vous contemplent, empilés comme boîtes de cigares. L'odeur d'encre fraîche et la poussière de papier se mêlent aux relents de tabac refroidi qui émanent de la moquette élimée. Vous êtes prévenu : dans ce cagibi ont défilé des Célébrités de la littérature, et bien sûr des auteurs qui n'ont existé que le temps de quelques sueurs froides . . .*

*« Vous me faites les dédicaces tout de suite » vous a demandé le Directeur du Service de Presse, « il faut que tout soit emballé avant onze heures » ! Puis il s'est retiré en refermant derrière lui la porte de contreplaqué. Il y a des taches de doigts autour de la poignée de nickel. Personne ici ne fait le ménage. Je me sens petit. Dans ce métier on ne se compare jamais aux plus médiocres, ils sont trop nombreux. Le modèle est bien haut accroché, comme un crucifix. « En respectueux hommage ! » « Avec l'expression de ma sincère admiration . . . » « Avec mon bon souvenir . . . » « Pour celui qui m'a fait tant comprendre de . . . » « Aux aînés que j'admire . . . » « Au plaisir de vous rencontrer . . . » suppliques ! Ayez pitié de nous, O Vierge Marie, critiques qui pouvez faire ou défaire un public. J'ai perdu mon innocence. Hier écrivain, aujourd'hui marchand de dédicaces ! Hommages ! De l'Auteur !*

*Ces gens recevront votre petit paquet, avec sa signature, et s'ils le déballetent il ira s'ajouter à des imprimés semblables. Et dire que vous ne connaissez pas les trois-quarts des noms sur cette liste de presse ! Comment les connaîtriez-vous ? Ils changent de chaise en musique. C'est le grand bal masqué de la République des Lettres. Les chroniqueurs accèdent à des tribunes. Hier animateurs d'émissions radiophoniques, aujourd'hui directeurs de collection. Celui-ci est éditeur et membre de quatre jurys. Et parmi eux il y a les pontes de la télévision. Ah ! Trouver le mot juste pour attirer leur attention ! Deux minutes à l'écran et c'est le succès dit-on !*

*Or je veux croire que dans mon livre dorment des milliers de mots justes. Écrire est une activité divine voyez-vous, projet magique, œuvre de chair, mais il faut attirer l'attention des dieux électroniques justement, par qui tout arrive. Aborder l'écriture avec innocence, se retrouver devant cette tâche ridicule : la dédicace. Hier les salons, aujourd'hui les studios.*

*« En espérant que cette histoire retienna votre attention, très sincèrement et le reste . . . » Cela se joue maintenant. Ces milliers d'heures à gratter le papier, ce petit bruit irrégulier du stylo sur la ligne bleue, comme une preuve de vie, ces signes abstraits qui prétendent rendre compte de la passion !*

*Vous en avez à peine terminé vingt exemplaires que le Directeur repasse la tête par la porte qui baille : « Alors ça avance ? Vous voulez un café ? » « Soyons sérieux », vous entendez-vous répondre, « ai-je écrit un livre pour me retrouver à l'usine ? La signature en série. J'aurais dû m'acheter un tampon ! Est-ce un rite ? Ne peut-on faire autre chose ? » « Mon cher », dit-il en se moquant, « ou vous acceptez de jouer le jeu jusqu'au bout, ou vous ne vous approchez même pas d'une maison d'édition . . . ! Bien sûr si votre livre est génial, nous le publierons en insistant sur l'anonymat de son auteur . . . Mais aussi il peut tomber dans le grand silence où s'entassent des milliers de titres chaque saison. Alors ? Vous devez le porter à bout de bras, non content de l'avoir vécu, écrit, senti, produit, vous devez le brandir comme une bouée en espérant que d'autres s'y accrocheront. Vous êtes des centaines d'auteurs à vous avancer en rangs serrés, portant chacun une œuvre au-dessus de votre tête, la mer s'est retirée pour vous laisser passage, puis soudain elle se referme avec une force féroce, et seuls quelques-uns surnagent : ceux qui ont l'habitude du bain, ceux qui portent haut leur nom, ceux qui ont du talent, ceux qui sont protégés . . . »*

*La porte se referme. Me voici face à moi-même : sur la table ces blocs imprimés, tous semblables, mes frères, ce n'est plus un manuscrit, on ne peut plus reconnaître mon écriture, à peine mes manies. En silence j'entreprends, comme un collégien, de signer, sur la seconde page intérieure, cha-*

que volume, à la main, pour sortir ces exemplaires, produits mécaniques, de la série, et leur donner vie. Dédicacer pour que vive l'objet ! Une heure passe.

*Vous avez terminé votre tâche. Vous sentez une grande lassitude vous envahir, avec même une certaine rancœur qui vous monte aux lèvres ; le jeu commence mal. Non pas que vous n'auriez eu plaisir à faire parvenir à tous ces chroniqueurs de la littérature votre livre, au contraire, vous écrivez pour être lu, vous n'avez pas l'esprit de fond de tiroir, vous ne voulez rien cacher. Mais il y a la manière ! S'asseoir devant ces exemplaires et faire en série un geste d'amitié, c'est tenir bordel. Combien de clients avez-vous satisfait dans votre cagibi ? La maison d'édition comme un hôtel de passe ? N'est-ce pas ce que dit le Contrat que vous avez signé avec espoir ? Les écrivains se vendent le cul ? Ils flattent ? Ils séduisent ? Ils arpentent les trottoirs, se prétendent aguichants ? Mais vous exagérez ! C'est une métaphore amusante, sans plus. Or il y a un petit post coïtus tristus est qui vous arrache un soupir. Vous êtes assis sur une chaise de bois inconfortable. La cellule est glaciale. C'est pourquoi vous n'avez pas retiré votre imperméable. Vous avez terminé la séance dite de signature. Vous frissonnez. Vos mains sont posées sur vos genoux, le stylo dort sur la table. La tête légèrement penchée vous contemplez le plancher en vous demandant ce que vous faites là, dans le silence gris. « Ce que vous faites là ? Vous faites l'écrivain mon cher. »*

À ce moment-là, le Directeur du Service de Presse, qui connaît son métier, rentre brusquement, il vous a fait sursauter, il vous saisit sous le bras qu'il ne lâche plus et vous invite à le suivre au coin de la rue : il vous offre un pot ? Vous acceptez. En sortant vous rencontrez sans les saluer (ce ne sont qu'employés) quelques responsables des services de production. À la porte d'entrée par contre, on fait les présentations : un Auteur Célèbre s'en va à son tour au cagibi. « Nous venons de terminer les signatures, c'est son premier roman, mais Vous, vous connaissez le chemin ? ! » Des rires. Des politesses. Des je vous lirai avec plaisir. Des à tout à l'heure ! Au café ! On se donne la main. Puis le Directeur me reprend le bras. En se dirigeant vers le bistrot il me glisse à l'oreille que cet Auteur célèbre peut beaucoup m'aider. Que c'est très important cette Rencontre. Essentiel même. Puis il me tient son discours numéro trois pour écrivain naissant :

« Vous croyez à votre livre ? » demande-t-il, sévère.

« Oui », répondez-vous, intimidé. « C'est le meilleur de moi à ce jour . . . Je veux dire : je suis allé au bout de ce que je pouvais faire . . . pour l'instant. » Vous transpirez. Vous allez attraper la fièvre.

« Il faut penser au prochain. »



« Déjà ? Maintenant ? ! » Vous êtes fragile comme un glaçon. Vous éternuez.

« Si vous nous faisiez un grand livre cette fois » lance l'autre, « un six ou huit cents pages serrées. Un Goncourt. Vous en êtes capable . . . ! »

« Et celui-ci ? » demandez-vous avec inquiétude.

« Il ouvre la voie. Mais ce n'est pas suffisant. Le public ne doit pas vous suivre. Il faut l'arracher à son siège. Maintenant vous devez produire quelque chose d'énorme ! Un grand livre ! »

En traversant la rue vous avez pensé à l'effet de publicité qu'aurait eu à cet instant un accident. « Après avoir dédié ses œuvres, le Jeune Écrivain renversé par une voiture est mort dans les bras de l'attachée de presse. » Parlerait-on de moi en nécrologie ou dans les pages littéraires ? Le Directeur jette un coup d'œil discret à son poignet : sa montre (suisse ? japonaise ?) lui mesure le temps, il a une vie découpée comme du saucisson, une tranche pour celui-ci, une rondelle pour celui-là. Nous mangerons la mienne avec de la bière et des œufs durs.

« Vous avez faim ? ! Vous êtes incroyable » me dit-il. « À cette heure ! »

Les capacités de mon estomac l'intéressent autant que mes talents d'écrivain. Il commande une eau minérale. Il s'excuse : il devra boire avec six autres collègues avant déjeuner. L'alcoolisme le guette. Sa femme l'a quitté il y a trois mois. Sa maîtresse le trompe. Enfin. La vie. Vous ne l'intéressez déjà plus. La salle du bistrot est à demi remplie. Vous avisez une banquette dans un coin, vous vous y laissez tomber, le Directeur prend une chaise, il y a maintenant un rectangle de marbre entre vous deux. Vous songez à une épitaphe. Puis, levant les yeux, vous découvrez au mur une grande glace dans laquelle vous pouvez examiner sans qu'il le sache la nuque de votre vis-à-vis. Peut-être ainsi saurez-vous enfin ce qu'il a derrière la tête ?

Dans le brouhaha du café on entend le téléphone du comptoir qui sonne avec insistance. Bien sûr que c'est pour lui. Doit repartir. L'auteur célèbre est en panne. L'aider. Il s'excuse et file vers la porte sans même payer. Un geste. L'ardoise. Évidemment. Vous, vous restez seul avec votre bière, votre œuf froid, dur et poli, votre conscience. Votre fierté. Votre anxiété. Vous attendez que l'auteur célèbre s'amène comme promis. Vous cherchez à vous rappeler le titre de son dernier livre. L'avez-vous même lu ? Vous commandez une autre bière. Vous pensez : j'ai publié ! Vous sortez votre livre de la poche de votre imperméable. Vous le posez sur la table. Si vous en aviez le courage vous rédigeriez une dernière dédicace. Pour l'Auteur célèbre que vous attendez justement. Lui faire plaisir. Mais il ne faut pas

*vous tromper. Trouver les mots. Vous pourriez entrer grâce à lui dans les arcanes de l'Institution littéraire. Vous aurez bientôt franchi la porte des Dédicaces. Il vous reste le corridor des Interviews. La salle des Critiques. Le banquet du Lancement. L'escalier de la Gloire. Le Salon de la Renommée . . . ! Il pourrait vous guider ! Un maître ! Un Auteur dont on dit qu'il est l'Un des Grands Romanciers de sa Génération.*

*Or, en réalité, devant votre livre qui gît ouvert à côté des morceaux épars de coquille brisée, devant votre verre où sèche la mousse, votre stylo Bic, votre cendrier qui déborde, vous savez d'intuition certaine que vous venez simplement, par ce livre qui vient de paraître, de vous enfoncer un peu plus encore dans la solitude de l'écriture. Que faites-vous là ? Qu'attendez-vous vraiment ? Qui peut vous aider ? L'Auteur célèbre ne viendra pas. Il a certainement oublié. De toute façon il avait certes mieux à faire. Ne devait-il pas s'occuper, comme un Auteur, de sa Célébrité ?*